

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 3

Artikel: Une représentation de Guillaume-Tell
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195364>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA VÉLOMANIE

PAR UN CAVALIER DE MAUVAISE HUMEUR

Nous rentrons à deux du marché de M. L'hiver succède à l'arrière-automne ; les châtaigniers et les noyers finissent de se déplumer, et la vaudaire, donnant sans entrave dans la trouée entre St-Maurice et le lac, fait osciller le pont de Collombey comme une escarpollette.

Et nous trottons toujours fouettés et excités par le vent.

Il avait plu pendant la nuit ; de larges flaques d'eau coupées de loin en loin par des îlots de gravier fraîchement épanchés, rendaient la marche fatigante et salissante pour les rares piétons qui se hasardaient sur la route.

Soudain, à un contour et à environ un kilomètre devant nous, j'aperçois un personnage de grande taille, coiffé d'un superbe chapeau castor, vêtu d'une lévite à panneaux, qui festonnait et sautillait sur la route, à la façon d'un chat qui craint de se mouiller les pattes.

En deux minutes nous sommes sur lui, et je reconnais un des membres influents du véloclub, qui, en été, ne parle que match et record, et qui, malgré ses performances, n'a pas échappé au sort de ces abatteurs de kilomètres ; il a pendu sa machine au clou, en attendant, comme les moussillons, que le soleil soit assez chaud pour la remettre en mouvement.

Quel débarras !... On serait tenté d'aimer la froide saison simplement parce que vous ne sortez plus, messieurs les pédallistes, cyclistes, confortabilistes. Vous devenez décidément encombrants avec vos brouettes de Tolède ; les routes sont tout à vous ; on n'entend plus que vos sirènes ou votre grelottière. Vous effrayez les ânes et les enfants ; vous écrasez ou bousculez tout ce qui n'est pas assez rapide pour fuir devant vous ou trop faible pour vous résister : reptiles, volailles et batraciens.

Il a fallu un syndic, capitaine de cavalerie, pour vous mettre au pas de gré ou de force dans une commune où, comme du reste partout ailleurs, vous ne respectez aucune affiche : *Au pas, amendé 6 francs. Contour au pas. Attention au tramway, etc.*

De quel droit faites-vous ranger les gens, si ce n'est même quelques naïfs cochers, pour passer devant avec l'allure d'un chien qui a trempé sa queue dans l'essence de térébenthine ? Voulez-vous absolument comparer votre sport à l'équitation que vous singez partout et à laquelle vous empruntez les expressions techniques : raid, piste, record, selle, etc. Vous lui copiez même son costume, vous portez déjà la cravache, et sous peu, je ne m'étonnerais pas de vous voir en habit rouge, culotte Saumur, bottes Chantilly, éperons à chaînettes. Vous voulez absolument comparer vos roues de charrette à « la plus noble conquête de l'homme sur la nature », c'est un tort ; matchez, si vous le voulez, avec ceux qui marchent sur l'acier ; les pneu, les trams électri-

ques ou à air comprimé, les patineurs, les luges ferrées.

Vous pouvez même, comme vous semblez si dédaigneux pour les pékins qui ne font pas 150 kilomètres avant déjeuner, vous mesurer avec la malle des Indes, les éclairs du Pacific Railway, les grands transports comme la *Touraine*. Qui sait même si vous ne parviendrez pas un jour à traverser la mer Rouge sans la fendre par le milieu.

Pendant la belle saison, on ne voit, on n'entend que vous — sur bonne route s'entend ; — sitôt les mauvais chemins, la boue, le gravier, le verglas, la neige, on ne vous voit plus. Votre règne est éphémère comme celui des libellules, et l'on pourrait croire que vous vous hivernez comme les blaireaux.

Vous ne marchez pas mal sur le plat, mais le plus petit obstacle, le chemin vicinal, la montée un peu forte, le pré, les champs, macache !... Il n'y a de jour où l'on ne vous rencontre poussant vos rapides coursiers avec l'allure d'une colonne d'ambulance, ou vous faisant trainer par de braves bêtes, l'un sous la bâche, l'autre dans la boîte d'une voiture.

On a introduit dans les armées modernes une arme nouvelle : la vélocipédie. J'avoue que je ne sais pas si le mot est juste. Pour porter des billets doux, commander des dix heures, je comprends que vous soyez gentils ; mais il vous faut encore bien perfectionner votre aplomb avant de pouvoir manœuvrer avec une pique de cosaque ou une latte de cuirassier.

Passe encore de taquiner les gens sur les routes ; mais vous encombrez encore les murailles avec vos réclames illustrées. Si les marchands de chevaux faisaient autant de tam-tam que vous, il n'y aurait plus de place pour afficher la Revalésière, le théâtre, le savon, sans compter tous les apéritifs destinés à couper définitivement l'appétit à ceux qui ne l'ont déjà pas trop robuste. Là, c'est un de vos intrépides habillé en diabolin, qui fait peur à un pauvre passant, au clair de la lune. Là, c'est un des héros de Gustave Aimard, qui court la steppa dans du foin aussi haut que le flat de la plaine du Rhône, à cheval sur un de vos rouets. Plus loin, c'est un vélocem en teint rosé, qui, en matchant sur la verte prairie, allume délicatement sa cigarette, pendant que ses concurrents cavaliers, rouges, bouffis, se cassent bras et jambes derrière lui.

Ailleurs encore, sur la tribune d'un vélodrome, une belle demoiselle sourit à un cycliste à mine fouinarde et tourne le dos à un gentleman cavalier. On dirait vraiment qu'il n'y en a plus que pour vous.

Eh bien, je crois que vous pouvez longtemps encore pédaler, réclamer, conner et recorder avant d'avoir, à vos répétitions de contorsions, autant de belles dames que pour le grand prix de Paris, ou des devues où il y a de la cavalerie comme à Prévonnoul !

Et croyez-vous que ce soit chic d'être numérotés comme des fiacres ? Ce n'est plus le gris

pommelé de M. X., l'alezan brûlé de M. Y., le rouan vineux de M. L. ; c'est le n° 101 du D^r Trompe-la-Mort, le n° 11 du duc de Bois-sans-Soif, etc., etc.

Quoi ! vous êtes de grands hommes sur les grandes routes bien entretenues, mais vous n'avez encore rien découvert ni conquis... Votre machine est impeccable, dites-vous !... Et vos pédales faussées, votre levier tordu, etc., etc ?

Par ce bel hiver, on ne vous voit ni ne vous entend plus, et je ne puis m'empêcher de penser à la « Cigale et la Fourmi » : Vous pédaliez cet été avec aise, eh bien, allez-y voir maintenant !

GRINGALET.

UNE REPRÉSENTATION DE GUILLAUME-TELL.

A l'occasion de l'inauguration de la statue de Guillaume-Tell, à Altorf, l'année dernière, Paul Ginisty, du *XIX^{ème} Siècle*, publiait dans ce journal les lignes suivantes, qui amuseront sans doute quelques instants nos lecteurs.

Le *Guillaume-Tell* de Schiller se joue constamment en Allemagne. Il n'y a pas longtemps — c'est d'un témoin que je tiens le fait — une troupe donnait, dans je ne sais quelle petite ville, des représentations de cet ouvrage. Le comédien en vedette était un certain Grantz, renommé dans les emplois de « traître », à ce point qu'il avait pris, sur l'affiche, le pas sur l'acteur chargé du rôle de Guillaume-Tell. Grantz, naturellement, jouait le terrible bailli Gessler.

Grantz, ce jour-là, avait fait d'assez abondantes libations, si bien que le régisseur n'était pas sans inquiétude sur la façon dont il se tirerait d'affaire. Mais, au moment d'entrer en scène, Grantz paraissait avoir assez d'aplomb, et on se rassura. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, qu'il jouait étant un peu « ému ».

Le rideau, au troisième acte, se leva sur le décor de rochers et de forêts où Guillaume-Tell refuse de saluer le chapeau que Gessler a fait planter au bout d'une perche comme un symbole de son autorité suprême. Les montagnards, indignés de la fantaisie du bailli, entourent le vaillant Suisse et l'approuvent hautement, tandis que les soldats chargés de faire respecter l'ordre de Gessler essaient de s'emparer du célèbre archer.

Tout à coup, des rumeurs se font entendre, les cors sonnent une fanfare et un cri retentit : « Voici le gouverneur ! voici le gouverneur ! » A ce moment, l'attention du public est intense. Grantz paraît, en effet, avec le costume de Gessler, entouré d'hommes d'armes et de valets, la dague au côté, le faucon au poing. L'expression de méchanceté de son visage, sa chevelure en coup de vent, comme après une longue course dans la montagne, sa voix altérée par la colère, produisirent d'abord une profonde impression. Ses gestes, ses regards, ses moindres mouvements, dégageaient la fureur et la cruauté...

Aussi la salle est-elle en proie à une sorte

de terreur nerveuse, lorsque Gessler, marchant d'un pas saccadé vers Guillaume-Tell, lui demanda d'une voix siffante pourquoi il a méprisé « l'autorité sacrée de César et la sienne », en refusant de saluer le chapeau.

Tell répond qu'il n'a pas eu l'intention d'offenser le gouverneur. Le moment réellement poignant du drame est arrivé. Tout le monde sait que Gessler va forcer Guillaume-Tell à viser une pomme placée sur la tête de son fils, à cent pas.

Et l'on frémit, en effet, lorsqu'on entend Grantz-Gessler demander à l'acteur jouant le rôle de Tell combien il a d'enfants. — Deux, répond Guillaume. — Quel est celui que tu aimes le mieux? reprend le tyran. — Je les aime également. — Soit! tu vas, à l'instant, placer l'un de tes fils à cent pas; mets-lui une pomme sur la tête, lance une flèche sur cette pomme. Si tu ne l'enlèves du premier coup, tu es un homme mort!

Guillaume-Tell supplie le monstre de ne pas lui imposer une pareille épreuve.

— Je veux que tu obéisses, rugit Grantz, d'une voix formidable.

Tell supplie de nouveau. Le bailli est impitoyable.

Mais, ô surprise! sa voix a perdu son accent farouche, ses yeux sont troubles; il semble qu'il soit sur le point de pleurer, et c'est comme à regret qu'il somme encore une fois l'archer de s'exécuter séance tenante.

Guillaume s'écrie alors: « Tirer sur mon enfant!... Monseigneur ayez pitié de moi! »

Les spectateurs, intéressés au plus haut point, attendent la fatale réponse. Gessler doit, à cet instant, cueillir une pomme pour la remettre lui-même à Guillaume-Tell...

Mais, au lieu de s'avancer menaçant et terrible sur le rebelle, il s'arrête, il hésite, il tourne cette pomme entre ses mains d'un air apitoyé.

Enfin, à la stupéfaction de tous, acteurs et spectateurs, il la rejette dans les coulisses, tombe sur un rocher et se met à pleurer à chaudes larmes. — Non! gémit-il, je ne saurais ordonner une chose aussi cruelle... Rasure-toi, Guillaume... Rassure-vous tous... mes amis, mes frères... je vous fais tous libres! Embrassez-moi, et allons boire une chope!

On juge de l'effarement général. Les artistes quittent la scène, le public reste ahuri. Grantz-Gessler continue, hébété, à demander pardon à la Suisse, au milieu de hoquets... Ce soir-là, décidément, il avait eu l'ivresse trop tendre. Elle l'avait poussé à changer le dénouement de Schiller, comme trop farouche, et à prêter à l'odieux bailli des sentiments imprévus de clémence!

Coumeint quiet, po être préfet, n'est pas tot d'être boun' enfant.

Ein 45, adon dè clia granta revoluchon que là a z'u pè Lozena, iò lè ristous ont dû bastâ et iò lè gripiouch ont eimpougnî lo temon dè l'appliâ dâo canton dè Vaud, l'a faillo on moeint po tot remètrè ein oodré, kâ quand on dégueliè onna vilhie ramure, n'est pas lo tot d'avâi dâo marain, faut preparâ la fréta, lè tsevrans et tota la traléson; et adon, l'avâi, coumeint dè justo, faillo dégomâ la pe granta eimpartiâ dâi z'hommo hiaut piaci, coumeint lè préfets, lè receviâo, lè dzudzo et tant d'altro, po lè reimpiaci pè dâi gaillâ dâo novè parti; kâ n'ia pas! lo gouvernement ne pâo pas avâi po lo servi dâi lulus à quoui ne sè pâo pas fiâ, que lài fariont petètrè boun'assembliant pè dévânt et que lo délavèriont pè derâi; et ne faut pas être ébâyi se après onna revoluchon on remet tot à nâovo.

Don, ein 45, quasu ti lè préfets aviont beteuillâ et l'èin faillà dâi z'altro. On citoyen que s'étâi gaillâ dèmenâ tandi la revoluchon et qu'étâi z'u à Lozena avoué on pecheint dordon po soi-disant èterti cliaò ristous se per hazâ renasquâvont dè débagadzi, avâi einviâ d'être nonmâ préfet dè son distrit et ye dut sè budzi et sè démezézi po cein, kâ nion n'arâi sondzi à li. Ye va don sè recoumandâ à n'on conseiller qu'étâi se n'ami et qu'étâi assebin l'ami dè monsu Druey, dè prédzi por li et dè tâtsi dè lo fèrè nonmâ. Lo conseiller s'èin va don on dzo pè Lozena po trovâ lo père Druey, qu'étâi coumeint quoui derâi lo Bismarck dâo canton dè Vaud, kâ l'est li que coumandâvè, et tot cein que volliâvè, lè z'altro desont: amein!

Mâ Druey cognessâ dè reputachon lo gaillâ qu'allugâvè la pliace dè préfet, et ne sè tsaillessâ pas dè li, po cein que parè que y'avâi oquiè à derè su son compto. Assebin quand lo conseiller lài dévezâ dè l'affèrè ein lài recoumandeint lo coo, lo père Henri n'èin volliè pas ouèrè parlâ et lài dit que n'étâi pas l'hommo que faillà.

— Ne dio pas que n'iaussè rein à derè, lài fâ lo conseiller, binsu que l'a dâi défauts; l'est petètrè on pou vi, mâ l'est tant boun'einfant.

— Boun'einfant! boun'einfant! répond lo père Druey, Cadet Roussel assebin ètâi boun'einfant, et portant n'a jamé ètâ préfet!...

Adon Druey s'est levâ dè dessus sa chaula et lo conseiller qu'a vu que n'iaivâ rein à fèrè sè levâ assebin, lài a dè: « A la revoyance! » et s'est reintornâ tâtsi dè consolâ se n'ami.

Un grand cinquantenaire en chirurgie.

— La présente année, nous dit le *XIX^e Siècle*, est la cinquantième d'une des applications scientifiques les plus bienfaisantes et les plus merveilleuses que la race humaine ait réalisées. C'est le 14 octobre 1846, qu'à Boston, Warren pratiqua l'ablation d'une tumeur du cou sans que le malade en eût conscience, grâce à l'éthérisation qui fut la première forme de l'anesthésie; la chloroformisation ne tarda pas à la remplacer. C'était la première opération chirurgicale faite dans ces conditions miraculeuses d'apparence. Il est à présumer que la chirurgie, transformée par cette découverte, ne laissera point passer cette date sans la glorifier.

Le 14 octobre 1846, il y avait sept années qu'un chirurgien français des plus expérimentés, des plus célèbres et des plus autorisés, Velpeau, professeur à la Faculté de Paris, membre des Académies des sciences et de médecine, avait écrit:

« Éviter la douleur dans les opérations est une chimère qu'il n'est pas permis de poursuivre. »

Quel malheur pour l'humanité souffrante si, par déference pour un tel arrêt, rendu de si haut, on eût renoncé à poursuivre cette chimère!

Mais qu'est-ce donc que l'autorité en matière de progrès scientifique? Car s'il était ici un homme compétent, n'était-ce pas Velpeau? Et à quels signes reconnaîtra-t-on la chimère si l'idée de pratiquer sans douleur les opérations les plus graves n'en était pas une?

Le succès de Warren eut l'effet de l'étonnement sur une traînée de poudre: l'anesthésie prit tout de suite par tout l'univers. L'utopie de la veille fut l'incomparable conquête du jour.

L'ancienne promenade des Eaux.

— Chacun se souvient de la jolie promenade des Eaux, où coulait, sous de magnifiques ombres, une source ferrugineuse, qu'on a peut-être eu tort de laisser disparaître dans les nombreuses transformations que ce quartier a subies depuis quelques années. C'est aussi dans ce vallon que se trouvait une ancienne poudrière, qui sauta en 1811.

Le célèbre médecin Tissot recommandait l'usage des eaux du Vallon, et voici ce qu'on lit à leur sujet dans les archives communales:

1704. — Rapport fait par Monsieur Ripon, docteur en médecine, commis par les H. S. de Lausanne pour l'examen des eaux minérales de la *Poudrière* dudit Lausanne; assistants à ce, Messieurs d'Apples

et Constant... aussi docteurs en médecine, et Monsieur de Montricher, apothicaire.

Lesquelles eaux sont dites apéritives et propres à enlever les obstructions qui causent la plus grande partie des maladies, et sont au sentiment dudit M. d'Apples, d'autant plus estimables que leur Efficace est plus grande à procurer des selles que des urines.

Signé de tous ces Messieurs Commis et Assistants.

L'IMPÉRIALE

DEPUIS QUAND NOUS LA PORTONS

La Royale, comme nul ne l'ignore, est une petite touffe de barbe que certains hommes laissent parfois pousser sous la lèvre inférieure. On l'appelle aussi « mouche » et « impériale ».

Le nom de *mouche* s'explique facilement par la ressemblance que présente cette touffe de poils avec ces petits morceaux de taffetas que les dames s'appliquent sur le visage pour faire ressortir la blancheur de leur peau. Quant au nom de « impériale », il se comprend aussi sans difficulté; il résulte d'un changement politique. Tout ce qui est royal sous les rois devient nécessairement impérial sous un empereur. Mais d'où vient le nom de *royale* appliqué à cet ornement du visage masculin? Était-il l'attribut des rois? Les souverains seuls avaient-ils le droit ou l'habitude de tailler leur barbe de manière à ne conserver que quelques poils sous la lèvre inférieure? L'histoire de la barbe ne nous apprend rien de semblable. On ne voit nulle part que les rois se soient réservés le monopole de la *royale*. Rien même n'indique qu'ils aient eu une prédilection quelconque pour cet ornement.

Si l'on en croit Tallemant des Réaux, voici quelle serait l'origine de cette dénomination:

Louis XIII, réduit par son ministre Richelieu au rôle de roi fainéant, s'ennuyait considérablement sur le trône. L'ennui, hélas! ce triste compagnon de l'oisiveté, n'épargne personne.

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Louis, que l'histoire a surnommé *le Juste*, parce qu'il était né sous le signe de la Balance, mériterait plutôt le surnom de *l'Ennuyé*. Jamais prince n'a tant bâillé de sa vie. Comme l'occupation est le seul remède contre l'ennui, le roi chercha, en dehors des fonctions royales qui lui étaient interdites, un passe-temps qui lui permit de tuer la journée — cette interminable journée qui ne finit pas quand rien ne la remplit. — Il se fit donc successivement jardinier, serrurier, charpentier, cuisinier. Tour à tour, il mania le râteau, la lime, le rabot, la casserole. Armé d'une lardoire, en guise de sceptre, on pouvait le voir au milieu des marmitons donner des ordres, goûter les sauces, faire sauter un poulet ou piquer un foie de veau. Mais de tous les métiers, celui qu'il préférait, c'était celui de barbier. Il paraît qu'il maniait le rasoir avec une habileté merveilleuse.

Pourtant, malgré ces multiples occupations, le roi s'ennuyait toujours.

Un matin, plus triste encore que d'ordinaire, il faisait mousser son savon. L'opération terminée, il contempla son œuvre d'un œil mélancolique. Tout à coup, son regard s'anima, un rayon de joie vint illuminer son visage: une idée lui est venue à l'esprit.

Il convoque dans son cabinet tous les officiers de sa maison. Ceux-ci s'empressent de se rendre à l'ordre de leur souverain. Louis les fait asseoir en cercle par ordre de grade, et de sa main royale les savonne et les rase tous les uns après les autres. L'opération était terminée que les officiers n'étaient pas encore revenus de leur surprise. Tous les visages sont rasés, complètement rasés, à l'exception d'une touffe de barbe laissée sous la lèvre inférieure.

Cette mode nouvelle fit fureur. Tous les grands de la Cour s'empressèrent de la suivre; les bourgeois, à leur tour, imitèrent les grands, de sorte qu'on ne vit plus que des visages ornés de la *mouche*, qui prit alors le nom de *royale*.

C'est ainsi que le caprice d'un roi qui s'ennuyait a enrichi notre langue d'une expression nouvelle.

IKTIS.

DEUX AVARES

Deux vieux époux de Normandie, possédant de belles terres, mais vivant par lésinerie comme